

Quand le désespoir est une recherche d'espoir

Entrevue avec Hélène Pedneault

Hélène Marcotte

Number 90, Summer 1993

Montréal pluriel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44549ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcotte, H. (1993). Quand le désespoir est une recherche d'espoir : entrevue avec Hélène Pedneault. *Québec français*, (90), 110–112.

Quand le désespoir est une recherche d'espoir

Entrevue avec Hélène PEDNEAULT.

Hélène MARCOTTE

Comment vous est venue l'idée d'écrire un essai sur l'excellence ?

Hélène Pedneault: Il y a longtemps que j'y pensais. Déjà, dans mes « Chroniques délinquantes », à *la Vie en rose*, je riaais de ce concept. Au début des années 1980, j'ai vu apparaître, ou plutôt réapparaître, ce mot dans la langue des gens. Je me demandais à quoi faisaient référence toutes ces nouvelles expressions (« entrepreneurship », « qualité totale », « zéro défaut »), dont les gens sont actuellement friands. Je me suis aperçue qu'elles sont arrivées au Québec à travers des bibles qui, évidemment, viennent des États-Unis : *In Search of Excellence* (1982) et *A Passion of Excellence* (1985). Ces livres ont été traduits en français, ont fait fureur et c'est alors que le mot excellence est revenu dans la langue au Québec. On l'avait un peu oublié puisque l'on ne connaissait que les prix d'excellence de notre enfance. Aussi, quand les éditions Boréal m'ont demandé d'écrire un pamphlet, j'ai tout de suite voulu le faire sur l'excellence... mais j'ignorais dans quoi je m'embarquais exactement. À travers cet essai-pamphlet, je voulais regarder la société dans laquelle je vis et voir où nous en étions. Je croyais que ce serait hilarant, que je m'amuserais. Mais je n'avais pas encore entrepris la recherche. Quand j'ai commencé sérieusement à lire là-dessus, à me questionner, à essayer de voir les conséquences de l'arrivée de cette notion dans la vie des gens, j'ai arrêté de rire et j'ai trouvé très souffrant de découvrir à quel point cette injonction à l'excellence causait des ravages. Ce n'était pas juste dans le monde des affaires, d'où elle était partie au début des années 80 ; elle avait envahi nos vies comme un poison. Elle était rendue dans la vie privée, à l'école, dans les sports, au

gouvernement, dans les services publics, dans la culture... Tout à coup, c'était l'obligation à la performance, l'obligation à l'excellence. Mais c'est fou ! Les gens sont en train de mourir et nous leur demandons l'excellence ! Ils n'ont plus aucune valeur, ils n'ont plus de gouvernail et nous leur demandons d'atteindre l'excellence ! Je riaais — et je ris — de moins en moins.

Le phénomène s'est-il produit surtout au Québec ?

H.P.: Non. C'est dans le monde occidental en particulier et au Japon, qui se modèle surtout sur l'Occident. Le phénomène a commencé aux États-Unis et a parcouru le chemin habituel — comme le féminisme — : il est né aux États-Unis, a émigré en Europe, puis est revenu chez nous ensuite. Nous sommes toujours un peu en retard sur le mouvement. Au moment où tous les autres lâchent cette notion, où ils la critiquent, nous nous sommes en plein dedans. Et comme les gouvernements et les services publics sont toujours en retard sur le reste du monde et des autres activités humaines, on va en avoir jusqu'au début de l'an 2000 avec l'excellence parce qu'ils viennent de la trouver eux !

Comment expliquez-vous la popularité de ce concept ?

H.P.: Il faut dire qu'en ce moment même il est chambranlant. Les gens le remettent beaucoup en question. Moi je pense que c'est une panacée. L'excellence est arrivée au Québec tout de suite après le référendum. Nous avions alors besoin d'une énorme distraction pour oublier que nous étions le seul peuple de l'humanité à s'être dit non comme peuple. Il fallait se trouver quelque chose rapidement et l'excellence nous a servi de potion, d'anesthésiant. Elle est apparue comme un

sauveur et nous a dit : « Si vous me suivez, vous aurez la réussite, l'argent, le bonheur et le pouvoir ». Imagine ! Tu es malheureux comme les pierres, tu ne sais pas comment tu t'appelles comme peuple, et il t'arrive une notion qui a l'air claire et qui affirme : « Suis-moi. Tu n'as plus de famille ? Les entreprises la remplaceront. Il n'y a plus de religion ? Je vais en devenir une... ». Mais l'excellence, cela dit, ce n'est pas une idéologie en soi. C'est l'arme d'une idéologie, l'idéologie étant le néo-libéralisme, ce capitalisme sauvage qui souhaite l'ouverture des marchés et le retour à la loi de la jungle... donc un peu ce que l'on connaissait au début de l'ère industrielle. Mais nous reculons avec ce néo-libéralisme ! Nous sommes en train de revenir sur les actes de haute civilisation que nous avons posés en prenant des mesures sociales comme l'assurance-maladie, c'est-à-dire les actes collectifs (les plus riches payant pour les plus pauvres). Nous perdons tranquillement des acquis. Les enfants se remettent à travailler, après les adolescents, et ils dorment sur leurs bureaux parce qu'ils travaillent le soir ou la nuit. Jusqu'où cela va-t-il aller ? Du côté de la culture, ce n'est guère mieux. Qui peut prétendre que la culture est rentable, sauf le rire ou les choses plus faciles à vendre. Le théâtre expérimental, la peinture, la danse, la littérature peuvent-ils être rentables ? Non. Alors pourquoi leur demander de l'être ? À tous les siècles, il y a eu des mécènes pour la culture. Aujourd'hui, le gouvernement essaie de la mettre entre les mains de l'entreprise privée. C'est ce que l'excellence a fait aussi. Les chefs d'État — je ne les appellerais même pas des chefs d'État parce qu'ils ne méritent pas ce nom en Amérique du Nord —, les hommes politiques ont remis entre les mains de l'entreprise toutes les responsabilités gouvernementales : la création d'emplois mène la création de nouvelles valeurs, la création du

sens collectif. Ce n'est pas normal. Les entreprises ont le droit d'exister, nous en avons besoin mais elles ne remplaceront jamais ce qu'on appelle un gouvernement, c'est-à-dire des gens qui nous représentent collectivement. Une entreprise ne nous représente pas collectivement. Elle est là pour faire des profits. Et nous ne pouvons pas faire de profits avec un hôpital ou un service de transport public ou avec des mesures sociales. Il faut donc ramener de toute urgence la notion d'État. L'État ce n'est pas l'entreprise privée. Ce sont nos employés qui doivent gérer l'argent que nous leur donnons à travers les impôts et les taxes. Nous sommes les patrons. Il faut retrouver ce sens politique et soigneusement entretenir notre capacité d'indignation. C'est cela que les gens ont perdu. Ils font des colères dans leur cuisine mais c'est tout... et ce n'est pas assez !

Ce retour à un sens politique serait-il une solution à l'excellence, que vous présentez en fin de compte comme une solution pire que le mal lui-même ?

H.P.: Non, parce que l'excellence va mourir de sa belle mort, les gens vont la laisser tomber. Il va y avoir d'autres notions soporifiques. Ce serait plutôt la solution à nos malaises comme société de retrouver ce sens politique. Et quand je dis politique, je dis responsabilisation des citoyens face à leur pays. Les hommes se sont lavé les mains de la même façon que les hommes politiques. Tout le monde se lavait les mains pendant que tout se salissait autour. C'est le syndrome de Ponce Pilate. Et que fait-on maintenant ? La seule chose que je trouve positive aujourd'hui, c'est l'attitude des pauvres, parce qu'ils se sont serré les coudes et sont redevenus solidaires. Ils organisent des cuisines collectives, des garderies gratuites collectives, etc. Ce sont eux qui empêchent au Québec le tissu social de se déchirer plus qu'il ne l'est actuellement. Ils se sont pris en main, ils ont une conscience politique. Ils y sont obligés. Ils ont été humiliés, ils ont dû quêter. Mais les ex-nantis, je dis « ex » parce qu'ils sont moins nantis qu'auparavant (aujourd'hui il y a les très riches et les très pauvres, la

classe moyenne diminue rapidement), ne sont pas prêts à lâcher leurs acquis, leurs privilèges, leurs voyages dans le sud. Les gens ne vivent que le niveau matériel et pourtant nous avons quatre niveaux : cérébral (intellectuel), émotif, physique et spirituel.

À la question « Y a-t-il quelqu'un qui pense dans la salle », vous répondez « Non ». Ne croyez-vous pas qu'il s'agit moins d'une absence de pensée qu'une absence de réaction du fait que les gens ne savent pas par où commencer pour réaménager la société ?

H.P.: En effet. Et je leur dirais qu'il faut commencer par boucher les trous. Quand le bateau coule, on bouche les trous et on écope. Après on regarde où est le problème. Les milliers de bénévoles au Canada écopent. Ils ramassent la merde de l'absence de décision à un plus haut niveau. Heureusement qu'il y a ces bénévoles. Je leur donne d'ailleurs un prix d'excellence à la fin de mon livre. Eux, ils travaillent pour les autres tandis que la classe politique travaille pour elle-même. Nous n'avons plus aucune conscience politique. Cela a commencé dans les années 1980. Au cours des années 1970, les intellectuels ont abandonné la politique pour le privé, c'est-à-dire qu'ils ont été en thérapie. Ils ne sont plus nulle part sur le plan de l'action. Pourtant, bien que j'admette qu'il faille se chercher soi-même, il faut aussi qu'ils s'impliquent dans le social, eux dont le métier est de penser. Quand je dis que personne ne pense, c'est que nous sommes gouvernés par des incultes. Les gens qui nous gouvernent ne connaissent pas la culture de leur pays : ils ne lisent pas, ils ne vont pas au théâtre, ne connaissent pas leur cinéma, ne connaissent pas leurs penseurs. Pourtant ce sont eux qui prennent les décisions.

Est-ce les hommes politiques, les médias aussi, qui ont favorisé le concept de l'excellence ?

H.P.: Bien sûr. Roger D. Landry, qui depuis huit ans présente son gala de l'excellence de la presse, est le leader de l'excellence au Québec parce qu'il possède le plus gros journal, celui qui se vend le plus. C'est extrêmement dangereux puisque cela donne une tribune à l'excellence. Le mot excellence est d'ailleurs inscrit partout autour de nous. On assiste à un véritable lavage de cerveau. Tous les jours il est question de l'excellent de la semaine, de l'excellent de ceci, de cela. C'est une concertation des plus possédants.

Comment expliquez-vous le succès de votre livre ?

H.P.: Les gens en ont marre, mais ils ne savent pas par où commencer pour changer les choses. Mon livre leur offre une espèce d'inventaire de ce qu'il y a à faire. J'ai mis les doigts sur les bobos ; il reste à les guérir et il faut se mettre ensemble pour y arriver. Même si je distribue des claques à droite et à gauche dans mon livre, je suis très amoureuse du genre humain et cela se sent à travers la lecture. Il est vrai que je suis aussi quelque peu désespérée, mais le désespoir n'est pas autre chose qu'une recherche d'espoir. Dans un spectacle que je donne présentement avec Sylvie Tremblay, je dis d'ailleurs aux gens : « Il y a une vie pendant la vie. Arrêtons de chercher la vie après la vie ».

Depuis la parution de votre livre, quelles principales objections ou critiques vous ont été formulées ?

H.P.: La seule chose que j'ai entendue, et c'est probablement de la part de gens qui ne l'ont pas lu au complet, c'est que je faisais l'apologie de la médiocrité. Je n'ai rien contre l'excellence individuelle, c'est-à-dire le désir des individus de bien faire, j'en ai contre l'excellence comme système, qui ne vise qu'une chose : diviser le monde en deux parties fort inégales : les gagnants et la masse des perdants. L'excellence est un système d'exclusion du plus grand nombre. Les êtres humains fonctionnent comme cela. Dès qu'il y a deux personnes en rapport l'une avec l'autre, il y a un rapport de pouvoir.

Dès qu'il y en a trois, il y a un sans abri; le Bien-être social est inventé. Cette situation me semble un *remake*, pas très subtil d'ailleurs, de ce qu'on appelait le sang bleu avant la Révolution française. C'est une autre manière de garder les inégalités, de les renforcer et de mettre de l'argent dans les poches de quelques-uns.

Avez-vous identifié d'autres concepts, tels que l'excellence, qui ordonnent nos comportements ?

H.P.: Dans d'autres secteurs, il y a la Charte des droits et libertés qui sert à toutes les sauces. Les parents ne peuvent plus être parents : à trois ans leurs enfants citent la Charte. Cela devient absurde. Il y a aussi l'éthique. On se pose actuellement beaucoup de questions sur la conception in-vitro, les manipulations génétiques... Je crois que l'éthique va prendre beaucoup de place dans l'avenir. On en a tellement manqué ! Une nouvelle morale va devoir s'instaurer parce qu'il y a un tel manque d'estime dans la société d'aujourd'hui que cela ne peut conduire qu'à l'éclatement.

Pensez-vous écrire une suite à votre livre ?

H.P.: Oui. *Pour en finir avec l'excellence*, c'était la face cachée de la lune. Je voudrais écrire la face éclairée. Ce que j'aurais le goût de faire, c'est un inventaire du Québec pour montrer toutes les richesses qu'il recèle. Quelque chose de positif sans être complaisant. Mais pas tout de suite. Je vais écrire auparavant un roman pour adolescents, aux Éditions de la Courte échelle, et je suis à peaufiner un livre sur Michel Rivard qui va s'appeler *Parole de sacrifiant*. De plus, cette année, j'écris une pièce à deux personnages pour Nicole Leblanc. On verra ensuite ! J'aimerais écrire du roman policier et j'ai d'autres projets. Au moins cinquante mille !

Et vous arrivez à échapper au piège de l'excellence ?

H.P.: Oh oui ! Moi, je fais ce que j'ai à faire avec le maximum de plaisir. Dès qu'il n'y a plus de plaisir, je disparaissais !

Pour en finir avec l'excellence : un excellent ouvrage !

Hélène MARCOTTE



Critiquer la société s'avère un des passe-temps favoris du commun des mortels. Pourtant, il est rare qu'on le fasse de façon intelligente et rigoureuse, en tentant de s'appuyer sur des faits plutôt que sur des rancœurs personnelles. C'est ce tour de force que réussit Hélène Pedneault dans son essai *Pour en finir avec l'excellence*. Partant du principe que l'excellence, cette « damnée trinité : potion, poison et prison », se trouve à la source de certains maux de notre société, l'auteure la traque dans ses moindres ramifications, en dénonce les excès et met en lumière les ravages qu'elle occasionne : « Dans ses méfaits, il y a l'impardonnable glissement du verbe être au verbe avoir, de l'être au paraître », « Avec l'excellence, la concurrence féroce et la performance sont revenues d'exil », « L'excellence [...] tue le bonheur de parfaire, de figoler, elle dénie le lent travail de l'orfèvre », etc.

Adoptant le point de vue d'une quelqu'une qui en a ras-le-bol, l'auteure montre de quelle façon l'excellence s'est infiltrée au Québec et a fait mine de combler nos besoins alors qu'elle radicalisait nos comportements et accentuait l'écart, déjà existant, entre les individus : « Il n'y a plus d'autre choix possible : l'excellence ou la médiocrité ». Cette alternative, qui n'en est pas une, impose des normes et des critères d'excellence de plus en plus élevés et contraignants. Passant de vertu à système, l'excellence-poison nous incite à nous surpasser au-delà des limites du raisonnable, jusqu'à l'épuisement moral et physique de notre être : « L'excellence exige qu'on brûle la chandelle par les deux bouts, en plus de brûler le chandelier, la nappe, la table, le plancher et les étages en-dessous, comme l'acide du sang d'*Alien* ! » Mais, comme le fait si bien remarquer l'auteure, il n'existe pas de cliniques de désintoxication pour remédier au mal : « La seule, accessible à tous, démocratique à plein et gratuite en plus, c'est le *burn-out* » !

Tout au long de son essai, Hélène Pedneault illustre ses propos en puisant ses exemples dans la vie quotidienne, dans les publicités, les bandes dessinées, l'actualité socio-politique, de sorte qu'elle maintient l'intérêt et la curiosité du lecteur en éveil et que l'adhésion aux thèses avancées en est facilitée. De plus, le ton de la pamphlétaire, son humour vitriolique, sa maîtrise du sujet de même que la richesse et la variété de l'information livrée font de *Pour en finir avec l'excellence* un ouvrage non seulement passionnant, accessible et fort crédible, mais aussi dérangeant. Car il s'agit moins ici de condamner que de sonner le réveil des troupes.

Le livre de Hélène Pedneault est une sorte d'appel à tous. À la prise de conscience doit succéder la solidarité et l'action communautaire. Alors seulement en aurons-nous peut-être fini avec l'excellence.